

# A.E.S.

Académie d'Éducation et d'Études Sociales

**Le temps de l'enfance et l'éducation à la liberté**

**Frère Alexis Kleiner et Arnaud Bouthéon**

## ***Présentation de A.K.<sup>1</sup>***

J'ai l'honneur de vous présenter mon frère, le frère Alexis Kleiner qui est un enfant du 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Dans ce quartier populaire, il fréquente le patronage du GAC à la paroisse Notre-Dame du Bon Conseil tenue par les religieux de Saint-Vincent-de-Paul. Et c'est là que guidé par le père Dominique Chéreau et muni d'une maîtrise de Lettres Modernes, il fait ses premiers vœux de religieux en septembre 1988, dans notre congrégation vouée à l'évangélisation des milieux populaires par les œuvres de charité, et en particulier les patronages de jeunes. Le frère Alexis a été directeur de patronage pendant de nombreuses années, formateur BAFA, formateur BAFD pour les directeurs, directeur du Foyer Maurice Maignen (primé par l'AES en 1993 comme œuvre sociale), formateur aussi dans notre noviciat international. Le frère Alexis fait encore régulièrement une tribune sur Radio Espérance qui s'intitule « Le mot du Frère », il a aussi publié *Prier 15 jours avec Jean-Léon Le Prévost*, notre fondateur. Aujourd'hui, il est de retour dans la communauté de Notre-Dame du Bon conseil dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, où il est coordinateur des œuvres caritatives, avec toujours un peu de travail auprès du patronage.

## ***Présentation de A. B.<sup>2</sup>***

Arnaud Bouthéon, né en 1973, est marié et père de 5 enfants ; il s'est engagé il y a 10 ans - après une carrière dans la finance et le marketing - auprès de la confrérie catholique internationale des Chevaliers de Colomb pour en diriger les activités françaises. Un mot sur les Chevaliers de Colomb. Il s'agit d'un mouvement de bienfaisance sans but lucratif qui regroupe 2 millions de membres à travers le monde. Il a été fondé aux États-Unis en 1882 et doit son nom à son admiration pour Christophe Colomb. Le grand principe des Chevaliers de Colomb n'est autre que la charité. Ses membres sont des laïcs catholiques engagés dans la célébration de la foi, de la famille et de la fraternité.

À l'issue d'une formation auprès de la chaire européenne de marketing sportif de l'ESSEC, Arnaud Bouthéon a publié en 2017 chez Salvator *Comme un athlète de Dieu. Manifeste sportif et chrétien*.

---

<sup>1</sup> Par le P. *Jean-Christophe Chauvin*, Membre du Conseil de l'AES

<sup>2</sup> Par Marie-Joëlle Guillaume ; Présidente de l'AES

Cet ouvrage comporte vingt méditations, consacrées au sport et au dépassement de soi qu'il engendre, mais aussi à la foi qui nous conduit plus haut et plus loin, avec des vues sur l'éducation qui trouveront certainement un écho ce soir.

Arnaud Bouthéon intervient régulièrement auprès de lycéens, d'étudiants et de pères de famille pour évoquer les enjeux de la transmission et du service. C'est un homme de projets et d'événements, il est le cofondateur des Rencontres Thomas More, du spectacle « Dame de cœur » à Notre-Dame, du Congrès Mission et du très récent programme Holy Games autour du sport et de la foi.

### *Communication de Frère Alexis Kleiner*

Je suis flatté et impressionné d'être ici, mon parcours universitaire est modeste, je viens ici pour témoigner, surtout pour témoigner. « La liberté véritable se trouve en nous-même », concluait l'an passé M. Pierre de Lauzun à l'issue de votre cycle consacré à *La liberté et les libertés* : quelle excellente introduction à la présente communication !

La liberté des enfants que nous sommes appelés à éduquer se trouvera donc, vous m'avez suivi, en eux-mêmes. C'est sans doute pourquoi - je cite votre programme 2024-2025 - « attachée à la vision chrétienne de l'homme et de la société selon laquelle rien n'est plus précieux aux yeux de Dieu que la liberté de sa créature », l'PAES a souhaité réfléchir aux conditions de réussite d'une formation des jeunes à la liberté, celle de l'esprit, mais aussi celle du cœur et celle de l'âme, liberté intérieure qui s'exerce le mieux dans l'action extérieure. Non pas la liberté que chante Reggiani quand il estime qu'après l'avoir longtemps gardée, il l'a quittée « pour une prison d'amour et sa belle geôlière ». Expliquons à M. Reggiani que non seulement il n'a pas perdu sa liberté, mais qu'il l'a enfin pleinement exercée, parce que c'est dans l'accomplissement que s'exerce le mieux la liberté. On raconte, dans notre communauté, l'histoire d'un religieux qui voulait ne jamais rien faire, parce qu'il fallait qu'il soit toujours disponible pour pouvoir rendre le service qu'on lui demanderait. C'est pourquoi chaque fois qu'on lui demandait quelque chose, il disait, « ah bah non, je suis désolé, ce n'est pas possible, il faut que je reste disponible ». C'est un petit peu comme si un étudiant disait qu'il allait encore faire des études pour savoir quel métier peut-être, un jour, il ne choisirait jamais, ou bien comme quelqu'un qui passerait la journée devant un glacier à regarder l'étalage en se demandant quel parfum il va bien pouvoir choisir, jusqu'à la fermeture... Pour ma part, ce sera sabayon pistache !

*Éduquer des êtres libres* : c'est le titre donné par Mgr Chauvet à l'un de ses ouvrages sur l'éducation – il est amusant de penser que cela a failli être le titre de notre rencontre. C'était dans

le premier projet et je me suis demandé si vous aviez fait le lien, mais apparemment ce n'était pas le cas. En tout cas, « éduquer des êtres libres » est une formule très juste, car les hommes, adultes, enfants, adolescent, sont libres, qu'on le veuille ou non ; cela ne dépend pas de nous. Souvent les parents oublient cette liberté fondamentale de leur progéniture. « Mais qu'est-ce que tu m'as fait ? », s'exclament-ils quand leurs enfants ont triché, volé, se sont drogués, se sont suicidés, ou même seulement sont malades. Je suis désolé de vous le dire, mais ils ne vous ont rien fait, ils ont fait, mal parfois, mais ils ne vous ont rien fait. On peut donc parler d'éducation à la liberté, être libre cela s'apprend, plus précisément exercer pour le bien sa liberté, cela s'apprend.

C'est là que ce que je vais appeler le « tiers état éducatif » prend toute son importance. S'ils ne choisissent ni leur famille ni leur école, les enfants, les adolescents, les jeunes adultes, les adultes, choisiront en revanche de persévérer ou pas dans les loisirs que parents et école leur auront proposés. Aujourd'hui fréquentés par des millions d'enfants, les accueils de loisirs représentent la principale forme d'accueil collectif en dehors du temps scolaire. On estime leur nombre à 33 000 en France aujourd'hui. Le « temps libre » des enfants est largement structuré par l'école, mais au-delà de la scolarisation croissante, l'histoire des accueils est à la croisée de plusieurs phénomènes : le travail des femmes, l'urbanisation, le développement des patronages, la civilisation des loisirs. Le loisir des enfants prend de plus en plus de place dans leur vie et dans la vôtre. C'est bien à vous, professeurs et parents, que s'adresse ce partage d'expérience, et c'est éminemment à vous, parents de parents, professeurs de professeurs, que s'adressent vraiment ces préconisations en faveur de ce que j'appelle le « tiers-état éducatif ».

Dans le patro - qui est ma boutique préférée - mais pas seulement là, dans le club, dans le cercle, dans la troupe, dans l'amicale, dans la chorale, dans le groupe, dans l'académie, dans tout ce qui ressemble à des corps intermédiaires, selon la terminologie de la doctrine sociale de l'Église, ou de l'éducation populaire selon la terminologie des théoriciens du XX<sup>e</sup> siècle, dans tout ce que nous désignerons par « tiers état éducatif », enfants et adolescents exerceront et développeront leur liberté. Entre l'éducation, qui est le domaine des parents, et l'instruction, qui est celui de l'école, ils développeront dans le cadre du « tiers-état éducatif » un savoir-faire qui les rendra capables, un savoir-vivre qui les rendra libérés, et un savoir-être qui les rendra responsables.

### **D'abord, un savoir-faire**

J'en demande pardon aux éminents ecclésiastiques qui sont dans cette salle, mais je vais commencer par contredire un Père de l'Église. D'après Clément d'Alexandrie, en effet, le pédagogue s'occupe de l'éducation et non de l'instruction. Son but est de rendre l'homme meilleur, non pas de l'enseigner, et il introduit à la vie vertueuse, non pas à la vie de science. Dans l'univers

des centres de loisirs, le mantra « L'enfant n'est pas un sac que l'on remplit mais un feu que l'on allume » a pris valeur universelle, incontestable.

Je ne le conteste pas tout à fait, mais je me permets d'apporter un petit démenti : le club, la chorale, le centre, l'amicale, tous ces lieux de rencontre autour d'un loisir voire d'une passion, développent des savoirs, des savoir-faire : ils vont rendre capable, autonome, compétent, donc libre. *A contrario*, je ne serai jamais libre de m'engager sur une piste noire si je n'ai pas appris à skier.

C'est l'apprentissage qui rend libre... Capable.

Petit partage d'expérience : Octave a vu son père tuer sa mère. Quand il arrive au patro à 12 ans, il est incapable de marcher et parler en même temps, ce sont deux occupations qui lui demandent trop de concentration l'une comme l'autre, il est aussi gauche avec les pieds qu'avec la tête. Un jour de pluie comme aujourd'hui, une Inspectrice Jeunesse et sports se présente à l'improviste. Elle vient d'être mise en place par la ministre Marie-George Buffet, communiste, dont elle est proche. Après le tour des locaux, la présentation des documents réglementaires, l'exposition du projet pédagogique, etc., elle me fixe et me dit : « Comment faites-vous le lien entre ça et ça ? », en montrant les enfants derrière la vitre, puis le crucifix qui est sur mon bureau. Alors je regarde le crucifix, je lève les yeux, je regarde la cour, et je vois Octave. Quand Octave est arrivé, il était incapable de taper dans ses mains pour applaudir. Aujourd'hui, par le jeu organisé, il est devenu gardien de but de son équipe de foot. D'accord, tout n'est pas résolu, il lui arrive de ramener dans ses propres filets un ballon qui prenait le chemin de l'extérieur. Mais chacun voit ses efforts, et s'il ne prenait pas le poste si détesté de gardien de but, quelqu'un d'autre devrait s'y coller... Tout le monde l'encourage.

Je poursuis. Voilà Henri, il a 18 ans, et il a développé une toute autre capacité. Henri est un peu différent. Sa famille compte cinq pairs de France, dix députés, d'innombrables officiers, notre Centre semble n'avoir rien à lui apporter. L'un de ses frères est devenu numéro 2 chez McDo France. Tous ont brillamment réussi, lui aussi. Pendant ses années de collégien, il a accueilli tous les weekends chez lui un camarade orphelin d'un HLM de Sarcelles, ou tout comme. Ensemble, ils servaient la messe le dimanche matin et marquaient des buts le dimanche après-midi. Henri a appris là l'entraide et l'amour des tout-petits, il les pratique comme aucun autre. Un jour, une maman est venue témoigner auprès des grands animateurs. Elle était maman d'un petit enfant trisomique. Au bout d'un moment, pendant la conférence, l'enfant trisomique va chercher une pancarte. C'était l'année consacrée à sainte Thérèse, il va chercher la pancarte « sainte Thérèse ». Il la prend, il la passe partout, et il va s'asseoir sur les genoux d'Henri ; sur la pancarte il y a marqué « Aimer c'est tout donner ». Cet enfant avait perçu l'immense don de ce garçon, qui l'avait appris là, simplement, en jouant. Il ne s'agit pas seulement d'acquérir une compétence particulière, le solfège ou le point

de croix, il s'agit à partir de cette compétence, de permettre l'acquisition de beaucoup d'autres. Ainsi de la patience. On ne peut pas apprendre à jouer au foot, à faire de la musique, à faire du tricot, à faire du cheval, sans patience, même en étant très doué. Mais comme on aime ce que l'on fait, on n'a pas l'impression d'être patient ni tenace, simplement on met tout en œuvre pour acquérir la compétence particulière de notre loisir-passion. Cette patience va déteindre peu à peu sur tous les autres comportements. Vertu de résistance qui nous pousse à tenir malgré les difficultés, qui nous donne de conserver, malgré les tentations et les contrariétés, une certaine sérénité, qui nous évite de nous lancer dans la course aux enthousiasmes sans cesse renouvelés par les vents des modes et des médias.

Capable et... autonome : « Apprends-moi à faire seul », réclame l'enfant à l'atelier de poterie. Si on ne le guide pas, on aura droit au cendrier ; si on fait à sa place, maman aura un superbe vase, mais l'enfant ne sera ni capable ni autonome. Dans notre civilisation des loisirs d'une part, du rejet de l'autorité d'autre part, le tiers état éducatif reçoit une mission décuplée.

Capable, autonome... compétent : la compétence acquise conduit à une plus grande liberté, ne serait-ce que la compétence de vocabulaire : toute activité a son vocabulaire propre, riche, précis, spécifique, impossible de progresser sans parler le langage de la discipline choisie.

Comme pour la patience, le vocabulaire propre à l'exercice chéri va permettre aux jeunes de sortir de l'affirmation : « askip j'suis un boloss » (comprenez « il paraît que je suis dépassé »), qui va de pair avec tout un vocabulaire désabusé, difficile à comprendre en dehors de leur groupe et qui les enferme. Ça se vérifie aussi pour le vocabulaire du corps, pour la tenue, pour la respiration : être libre, se donner ses propres règles d'action, de fonctionnement, de vie, c'est facile à dire ! Pour être autonome, il faut certes le vouloir, se concevoir comme un être libre. L'autonomie est aussi une question d'identité, de projet, d'image de soi.

### **Ensuite, un savoir-vivre**

Mais il ne suffit pas de vouloir être autonome pour l'être. L'autonomie se conquiert activement en intégrant les règles, pour éventuellement négocier leur assouplissement. De même que l'argent ne fait pas le bonheur, les compétences ne font pas l'autonomie, mais elles y contribuent, admet même Philippe Perrenoud, un psychologue suisse maître de conférences, pourtant adepte de l'idée que « la liberté peut tout faire ». Selon Zarifian, un de ses collègues français, l'autonomie est « une condition incontournable d'un déploiement de la compétence », parce que la compétence n'existe que si l'acteur a, ou se donne, une marge d'initiative, de décision, qu'il ne se borne pas à suivre des prescriptions.

Dans l'univers du tiers état éducatif règne le partage de compétences et de savoir-faire, une richesse que chacun peut apporter. Apprendre par et avec les autres en constitue une valeur essentielle, c'est tellement plus valorisant de partager, échanger, que de lire un manuel tout fait.

Insensiblement, du savoir-faire qui rend capable, on s'approche d'un savoir-vivre.

Pour le père Chauvet que j'ai déjà cité, l'art de l'éducateur sera d'amener l'enfant à comprendre que le but de la discipline, de la loi, des règles, n'est nullement de brimer sa liberté, mais plutôt de l'aider à grandir. Il s'appuie sur Marguerite Lena<sup>3</sup>, pour qui l'éducation est d'abord un acte de confiance, dont l'enfant, le premier, a l'initiative. D'après elle, la foi donnée par l'adulte à l'avenir inépuisable de l'enfant est un crédit ouvert sur le possible et même sur l'impossible. Heureux l'enfant dont la confiance va tout entière à la conscience de l'adulte et en revient confirmé. Heureux l'adulte dont la confiance va sans réserve à la conscience de l'enfant et en promeut la dignité.

Cette manière-là d'aimer, d'accompagner, est celle des hommes libres, c'est aussi je crois la manière de Dieu. Il suffit de prendre le métro, j'en viens, pour se rendre compte que le savoir-vivre n'est pas la vertu la mieux partagée par l'*homo metrobilis* ou alors il s'agit d'un partage qui divise en tout petits morceaux, ce qui ne devrait pas arriver quand il s'agit de biens spirituels. Quand on partage de l'affection on en reçoit davantage, quand on partage sa pensée, elle grandit, c'est la différence entre donner un gâteau et donner de l'amour. L'*homo metrobilis* semble prisonnier, prisonnier de son envie d'arriver, il bouscule tout le monde autour de lui ; prisonnier de son écran, il ignore le monde autour de lui ; prisonnier de ses colères, de ses frustrations, il va invectiver quiconque le dérange un tant soit peu ; prisonnier de ses peurs, il baissera la tête, gardera le silence, lorsqu'un vieux monsieur sera bousculé, lorsqu'une jeune fille sera chahutée. Prisonnier.

Libérons par le jeu : place au jeu, parce que c'est là qu'on rencontre la règle, l'arbitre, le dirigeant : la règle qui permet de s'appuyer pour grandir, l'arbitre qui maintient le cap du savoir-vivre défini par les règles. Attention, toutefois, ce ne sont pas les mêmes règles à la boxe et au jardinage, au rugby et en équitation, chaque univers a ses règles et tout se joue à l'intérieur de la règle. J'ai personnellement un gros défaut, je ne supporte pas tout ce qui ressemble à de la diplomatie, même parfois trop de politesse m'agace, je pêche souvent par excès de franchise. Mais il y a un jeu que j'aime beaucoup, et qu'étant adolescent j'ai vraiment beaucoup, beaucoup aimé, qui s'appelle Diplomatie : c'est un jeu de stratégie sur la guerre de 1914. On déplace des armées. La moitié du jeu consiste à faire bouger des pions et comme tous les joueurs ont les mêmes on n'aboutit pas à grand-chose. Puis l'autre moitié se joue dans la diplomatie, avec ses règles, et cela devient passionnant. Ce type de jeu a fait florès, mais aujourd'hui tout le monde joue au loup-garou ou à des choses qui lui ressemblent, c'est-à-dire des jeux où il s'agit « d'embobiner » les autres.

---

<sup>3</sup> Cf. en particulier son ouvrage de base, *L'Esprit de l'éducation*, Desclée, 1991.

Cela ne veut pas dire que ces jeux vont faire de nous des menteurs, puisque dans la règle du jeu on a le droit d'utiliser ces moyens, et il y a une dimension cathartique du jeu.

Dans le jeu, le garçon va dire les mots « taper », « ballon », il en a besoin, il a besoin de purger son trop-plein d'énergie. Oui, se donner à fond, complètement, dans le respect de la règle, ça permet de libérer tout ce trop-plein, toute cette agressivité qui est en chacun d'entre nous. Et puis, une fois qu'on appartient à un groupe de ce type, non seulement la règle ne pèse pas mais elle devient nôtre. Je pense à Umberto : au moment de notre dialogue il a 14 ans, il ne comprend pas bien tous les mots de la langue française, alors je suis en train de lui expliquer qu'au Centre il y a des exigences :

- *« Hein quoi ? des exigences ?*
- *Tu vois, les exigences ce sont les choses qui te sont imposées, que tu n'as pas choisies, qui sont pour ton bien.*
- *Bah on ne m'impose rien ici, je fais ce que je veux !*
- *Non Umberto, il faut que tu arrives avant 14h30.*
- *Mais moi je suis là à 13h30, j'ai envie d'arriver tôt !*
- *Mais, comment dire, il faut que tu joues.*
- *Moi j'aime jouer, je viens là pour jouer !*
- *Et puis, il faut que tu viennes tous les mercredis.*
- *Bah, attends, je ne raterais pas un mercredi. Pourquoi je raterais un mercredi ? »*

L'exigence est réelle, mais elle est tellement intégrée que pour Umberto c'est simplement une valeur de vie, pas une exigence.

### **Enfin un savoir-être**

Le savoir-vivre qui se transmet dans nos Centres se transmet par le témoignage : le jeune devra sans cesse s'y référer pour comprendre le sens profond des mots et saisir la valeur de ce qu'on attend de lui. Voilà la place du dirigeant, du coach, du chef, de l'animateur, du référent : un modèle. Un modèle qui aide à intégrer la loi, à faire découvrir que la loi n'est ni abstraite ni obsédante, mais au contraire concrète et capable de guider ; qu'elle est inscrite dans la réalité humaine ; et, si elle peut paraître comme limitant la liberté quand on ne la vit pas, qu'elle est nécessaire pour l'épanouissement quand on la vit. La loi permet de trouver son identité personnelle tout en restant ouvert aux autres. Il faut tout l'art de l'éducateur et toute la passion de l'enfant pour lui faire comprendre que l'obligation ou l'interdit ne supprime pas la liberté. Les sentiments de l'enfant doivent acquérir leur rectitude, leur vérité pour parvenir à s'accorder à sa spontanéité spirituelle profonde. Alternative au chacun pour soi, l'activité des associations est une source vitale d'humanité et de « sociabilisation ».

Le partage, voilà un concept bien particulier : dès le plus jeune âge on nous apprend à partager avec nos pairs, assurément c'est l'un des fondements du "vivre-ensemble" si cher à tout mouvement associatif. Le plus grand des partages est réalisé par celui qui anime, qui offre de son temps pour offrir de l'épanouissement aux plus jeunes. Faire partie d'un collectif qui agit ensemble donne à l'individu une dimension supplémentaire, celle de l'appartenance à un groupe. Nécessairement nos enfants font allégeance à un groupe, une bande, un groupe TikTok. Pour ne pas faire comme tout le monde, ils vont faire des trous à leur pantalon. Comme tout le monde, ils fumeront pour se rendre différent, comme tout le monde et pour ne pas paraître comme tout le monde ils se font faire un tatouage, etc.

La très grande force du tiers-état éducatif tient dans sa capacité à produire des responsables. La force d'une famille, c'est d'inspirer des parents. La force et la limite d'une école, c'est de former des professeurs. La force d'un mouvement, c'est de mettre en mouvement, de former des responsables. Au sein de l'association, tous sont invités à prendre peu à peu des responsabilités, au patro on devient tout naturellement responsable de service matériel, puis responsable d'équipe dans les jeux, puis responsable de l'animation d'un jeu, d'un groupe. Combien d'anciens animateurs témoignent que c'est leur expérience d'animateur qui les a conduits à leur réussite professionnelle, et à assumer « pour de vrai ». Dire « j'assume », dans la plupart des bouches contemporaines, c'est à la fois plier le genou et bomber le torse. Or assumer vraiment, c'est prendre la responsabilité, accepter sur soi le poids des choses. Quand on se contente d'un « J'assume » comme synonyme de « Je l'ai dit, et puis c'est tout », « Je l'ai fait et tant pis pour vous », on est très loin du sens complet du mot « assumer ». Il y a une chanson de Rohff, un rappeur, qui crie : « J'assume mais je ne regrette rien, j'assume mes erreurs » ; il va même jusqu'à dire « J'assume mes horreurs », c'est un peu contradictoire, non ? Si ce sont des erreurs, même si ce sont les miennes, la juste façon de les assumer, c'est certes de les reconnaître, mais certainement pas de s'en tenir là. Si je joue au poker, j'assume mes mises et si je mise ma voiture, cela peut signifier d'aller demain au travail à pied. Si je vais à pied, là on peut dire que j'assume, car je paye pour ce que j'ai fait, je supporte le poids, j'accepte les conséquences de mes actes. Mais pour telle personnalité politique, j'assume mon voyage en avion privé signifie « c'est comme ça et puis c'est tout, la prochaine fois je recommencerai peut-être un petit peu plus discrètement pour ne pas me faire pincer, mais j'assume ». Fin du débat. Or s'il assumait vraiment, il prendrait l'engagement de ne plus recommencer, et prendrait sur son argent personnel de quoi rembourser ce qu'il a en quelque sorte volé au contribuable. Je crois qu'on en est loin. Confucius disait « Si tu sais que tu as fait une erreur et que tu ne la corriges pas, c'est là que tu commets véritablement une erreur ».

La chorale, le club de rugby, sont des lieux où nécessairement on assume, où l'on se sait responsable, où cette responsabilité rend pleinement libre au sein d'une équipe, d'un groupe. Nos choix entraînent et nous sommes les premiers à en tirer les conséquences.

### **Pour conclure**

Au sein des corps intermédiaires, du tissu des associations, du tiers état éducatif, se développe donc un savoir-faire qui rend capable, un savoir vivre qui libère, un savoir être qui rend responsable. Le temps de l'enfance nécessite d'instituer plutôt que d'instruire. L'adolescence a particulièrement besoin de ces intermédiaires entre les parents, les professeurs et le milieu social. Le tiers-état éducatif est le lieu de la gratuité, donc de la confiance, donc de l'efficacité éducative. L'enfant se perçoit comme aimé, compris pour lui-même. Personne n'est là par obligation, tout le monde est libre : il n'y a pas là des disciples, mais des amis. Permettez-moi de laisser le Père Le Prevost, notre fondateur, conclure : « L'éducation des enfants, des enfants du peuple surtout, est une œuvre rude, de longue patience, mais quand on se résigne à beaucoup attendre, à beaucoup souffrir, l'heure arrive où le travail a son fruit et le dévouement sa récompense. ».

### ***Communication de Arnaud Bouthéon***

N'étant ni théologien ni éducateur ni historien, je vous présenterai un témoignage d'homme de projets, de père de famille, mais surtout de quelqu'un qui a été profondément nourri par le sport, et qui continue à en être nourri.

Albert Camus a écrit que c'était par le football qu'il avait tout appris de la morale ; quant à moi j'ai presque tendance à dire que c'est par le rugby et la course à pied que j'ai redécouvert le christianisme, l'humanité, et donc aussi, dans l'humanité et la puissance de l'Incarnation, **la relation** à Dieu. Évoquer le temps de l'enfance, l'éducation à la liberté, dans mon approche c'est profondément accompagner le champion en devenir qui est entre nos mains, pour qu'il déploie sa mission dans ce monde, qu'il trouve sa place, et sa place c'est celle qui fondamentalement va l'emplit de joie. Quand on parle d'orientation, il faut penser à l'étymologie : « orienter », c'est tourner vers l'Orient, le soleil levant, la Résurrection pour nous les chrétiens. Éduquer, c'est *e-ducere*, donc conduire hors de, et cela s'oppose au *se-ducere*, conduire à soi. Notre travail est donc ce compagnonnage qui va nous conduire - avec délicatesse, avec le geste juste, avec subtilité, discernement - à ce que nous avons tous pu faire un jour : enlever les petites roues qui sont accrochées à la deuxième roue du vélo rouge de notre enfant, pour que l'enfant s'expose au risque, à la chute, mais à la vie. Je vais partager avec vous, dans mon propos, quatre points d'attention. Le

premier, c'est le temps de l'enfance, avec deux remarques sur le temps de l'enfance aujourd'hui. Le deuxième point, ce sera un petit focus sur la figure de l'entraîneur. Un jour, le cardinal béninois Bernardin Gantin avait dit : « *Dans l'Église on parle beaucoup d'éducateurs et je trouve qu'on ne parle pas suffisamment d'entraîneurs* ». Le troisième point, c'est cette réflexion sur le geste juste, la juste distance. Et le quatrième point, c'est la quête de la liberté, avec pour moi, à 50 ans, une réflexion de plus en plus affinée sur le combat spirituel, qui à mes yeux est vraiment le lieu de cette quête de la liberté.

### **Premier point : le temps de l'enfance**

L'enfant, étymologiquement ("*infans*"), c'est celui qui ne parle pas, celui qui absorbe, tel une éponge ; il est en apprentissage, le frère Alexis l'a évoqué, mais il est aussi « à la merci », il est exposé, il est vulnérable. Sans pouvoir opposer le moindre filtre, la moindre défense, il va capter les influences et aussi les apprentissages. Il est important de rappeler régulièrement les mots bien connus de Jules Ferry dans sa fameuse *Lettre aux instituteurs*, où il invitait ces derniers à n'avoir jamais trop de scrupule à toucher à cette chose sacrée qui est la conscience de l'enfant.

J'y pense à propos des ravages de la pornographie, et à propos du fait qu'aujourd'hui le législateur bouge un peu. Je pense qu'il faut continuer à marteler, de façon scientifique parfois plus que morale, que la pornographie détruit, qu'elle détruit des enfants, quitte à convoquer et j'ose dire "sur-convoquer" la figure très laïque de Jules Ferry. L'enfant est un être en apprentissage, et la période de l'enfance est un temps de succession d'initiations, d'étapes. Mais quand on quitte l'enfance, on peut la quitter par des initiations, par des rites, on peut aussi la quitter par des traumatismes. Malheureusement, la question de la violence et de la réalité du monde est là, on en parle de plus en plus. Ainsi, il y a une densification de la personne qui va se faire par des traumatismes. Le divorce aujourd'hui est un traumatisme pour beaucoup d'enfants.

Puis, cette sortie de l'enfance va passer par des rites et des initiations. Les jeunes filles à travers le marqueur biologique des règles, et ensuite plus tard de la grossesse, savent quand elles deviennent femme, savent qu'elles s'éloignent de la petite fille et de l'enfance. Alors que le garçon, à ce qu'il me semble aujourd'hui, ne dispose pas ou plus de ces étapes d'initiation, en tout cas cette étape n'est pas biologique comme elle l'est pour la jeune fille. Or aujourd'hui, il me semble que dans l'apprentissage de la jeunesse on a besoin de marquer ces étapes. Peut-être faut-il davantage insister là-dessus. Si nous considérons aujourd'hui notre vie d'enfance et de jeunesse, nous mesurons l'importance qu'a été le premier vote, le permis de conduire (le permis de conduire est important parce que c'est vraiment la quête d'indépendance et de liberté), le premier salaire mais aussi, plus jeune, la remise d'un foulard scout ou la remise d'un maillot, qui vous fait entrer dans une identité collective. Il me semble que ces moments doivent vraiment être organisés, célébrés. Ils sont

structurants et sont créateurs de confiance, ils viennent remplir surtout ce besoin d'identité qui permet de construire une personnalité et de donner la confiance.

J'ai le souvenir d'avoir assisté à une bar-mitsvah d'enfant d'amis. La cérémonie était précédée par une semaine de « révision » réunissant le papa et le jeune garçon qui travaillaient sur la Torah. Le jour J, le garçon s'est retrouvé au rez-de-chaussée de la synagogue avec les hommes, sous le regard de son grand-père, de son ascendance... avec les parfums capiteux des femmes au-dessus ; et en sortant de la bar-mitsvah, il y avait ce rassemblement où le jeune garçon de 12 ans, ayant passé cette étape, s'est retrouvé dans l'environnement communautaire. Peut-être ce rite d'initiation fort devrait-il nous inspirer, quand on voit l'évolution démographique de notre pays et la place des catholiques ; car ce jeune garçon est sorti de là en étant ancré dans quelque chose d'important dans la vie. Affectivement, il avait eu ce temps passé avec son père, les grands-parents qui sont souvent là. Il y avait ces hommes, ces figures masculines qui lui disaient « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? je serai là pour t'accompagner », et il retrouvait aussi ensuite la chaleur de la famille avec toutes les mères présentes.

Cet exemple a pour but d'évoquer l'importance des rites : l'enfant sait qu'il ne sera pas seul. Il appartient à une communauté, et cette communauté a des codes lisibles et exposés. Ensuite, je crois que celui qui sort de l'enfance, c'est aussi celui qui apprend à se connaître, et donc aussi à s'aimer, car avant de pouvoir aimer les autres, ceux en particulier qui sont loin de son cercle, de sa communauté, il faut d'abord fondamentalement s'aimer soi-même. Or pour s'aimer, il faut travailler sur ses points forts - c'est tout aussi l'apprentissage des champions -, mais travailler sur ses points forts c'est aussi accepter la chute et la défaite. En France, il y a une peur de l'échec. Je travaille beaucoup avec les Américains : aux États-Unis on sait que l'échec, c'est le chemin du rebond et du succès, et on va beaucoup se vanter de ses échecs, parce qu'on aura appris de ses échecs. En France, on peut rester tétanisé par la peur de l'échec. A propos de la connaissance de soi, il faut évoquer la question du risque, et le fait d'être baigné dans un réservoir de confiance qui fait que vous vous exposez, que vous osez. Or aujourd'hui, dans un certain nombre de camps, de pèlerinages d'hommes et de pères de famille, je vois des hommes qui finalement, d'une certaine façon, ne sont pas sortis de l'enfance. Parce qu'ils ne se connaissent pas. Soit ils n'ont pas connu d'échec, soit ils ne se connaissent pas. Car ils ont joué un rôle, ils ont porté un masque depuis parfois 45 ou 50 ans dans un certain milieu social, ils ont répété des rites, des conventions qu'il fallait répéter, mais fondamentalement cela n'a pas construit leur cœur profond.

Un jour, le père Paul Doncoeur avait écrit une lettre à destination des hommes : *La Sainte Vierge dans notre vie d'hommes*. Il citait Péguy qui évoquait le masque porté par les hommes, et exprimait sa conviction que les hommes avaient besoin de moments entre eux où l'on « tomberait les masques »,

où l'on ferait tomber un peu les statuts sociaux. Là s'enracine aussi, sans doute, le succès des loges maçonniques, où l'élément le plus fort est la fraternité. Ce n'est pas le charabia qui y est enseigné qui compte d'abord, me semble-t-il, c'est vraiment la fraternité « en actes », ou en tout cas, comme dans les vestiaires sportifs, ces endroits où les masques tombent.

Je pense qu'aider les jeunes à sortir de l'enfance - je disais que l'enfant, étymologiquement, c'était celui qui ne parle pas -, cela suppose aussi aujourd'hui d'inviter ceux qui nous sont confiés à travailler vraiment sur eux-mêmes, sur leur tempérament. On sait qu'Aristote avait déjà commencé à travailler sur la caractériologie ; aujourd'hui, il y a beaucoup de livres sur les tempéraments. On distingue quatre dominantes de tempérament. La caractériologie indique la façon dont, selon son tempérament, on fonctionne dans telle situation, les moments dans lesquels on éprouve de la joie - on a besoin de pouvoir nommer ces moments où l'on est heureux -, les moments dans lesquels on est inconfortable, et cela dans la relation au temps comme dans la relation aux autres. Je voudrais revenir sur le fait qu'aujourd'hui je vois trop de personnes - en particulier d'hommes - qui ne sont pas passés par des étapes d'initiation, qui ont toujours été polis et ont toujours obéi, et qui à 45 ans, à travers la difficulté qu'ils éprouvent à transmettre des choses fortes à leurs enfants, réalisent qu'ils ne savent pas qui ils sont, et ne savent pas non plus, parfois, nommer des traumatismes ou des abus dont ils ont pu être victimes : des abus dans leur boulot, des abus d'autorité où ils ont été vraiment, fondamentalement, "fracassés". Parfois ils le disent au cours de camps, de sessions. Aujourd'hui il y a aussi, évidemment, la question des abus sur les corps, au sujet desquels la parole doit se libérer - dans les institutions éducatives, sportives, dans l'Église. Je pense qu'il est prophétique que ce travail de vérité se fasse dans l'Église. Si on parle de liberté, nous nous souvenons de la parole de Jésus rapportée par saint Jean dans son évangile : « La vérité vous rendra libre ». En travaillant sur les syndromes post-traumatiques, on réalise que les gens sont souvent noués, se détestent même, parce qu'ils sont tenus par cette incapacité à dire la vérité sur des choses qu'ils ont vécues, des choses qu'ils doivent taire, ou des choses qu'ils ont couvertes.

Pour que toutes ces personnes se relèvent, et au-delà, pour que notre pays se redresse, il me semble qu'il y a des choses qui doivent être nommées. Je pense également aujourd'hui à la consommation de tranquillisants qui est absolument effrayante. Sociologue et sondeur, Jérôme Fourquet disait que dans la petite ville d'Alençon, le premier point de *deal* avait un chiffre d'affaires de 7 000 € par jour. Dans la petite ville d'Alençon, il y avait des personnes qui consommaient en tout chaque journée pour 7000 € de stupéfiants. Je pense aussi au traumatisme de toutes les femmes qui n'ont pas gardé l'enfant qu'elles portaient, je pense que c'est vraiment de l'ordre du traumatisme de fond et qu'on ne peut pas sortir de l'enfance si on ne lui donne pas son nom. L'apprentissage de la liberté passe par cette vérité sur nos histoires fracassées ou sur nos histoires saintes, et par la

capacité à demander de l'aide. Les grands sportifs sont accompagnés par des entraîneurs, des ostéopathes, des nutritionnistes, des chiropracteurs... Sur tous ces sujets-là, il faut se faire aider et ne plus spiritualiser, je crois, ou du moins ne plus uniquement spiritualiser.

### **Deuxième point : la figure de l'entraîneur**

La figure de l'entraîneur est intéressante. Pourquoi ? Parce que l'entraîneur, c'est celui qui ne rentre pas sur le terrain. C'est celui qui donne du temps de jeu, qui offre du temps de jeu et donc de l'adversité aux joueurs qui lui sont confiés. Ces joueurs, ils les connaît individuellement, il connaît leurs talents, et il sait que comme dans une symphonie, le talent de l'un va se révéler au contact du talent de l'autre, et ce ne sera pas à proprement parler une complémentarité, une valeur arithmétique. Un jour, Olivier de Kersauson avait dit : « L'homme et la femme ne sont pas complémentaires, ils sont supplémentaires », c'est-à-dire que la présence de l'un va augmenter la valeur de l'autre... Je pense que l'entraîneur est celui qui rend les personnes supplémentaires, qui les augmente (c'est l'étymologie du mot 'autorité' : *auctoritas*). L'enfant n'est pas un membre de la foule et n'est pas un clone, cette remarque rejoint les exemples du Frère Alexis. Mais l'entraîneur, c'est celui qui met en musique, et dans nos familles même nombreuses, ou dans nos tribus familiales ou dans l'Église, chacun peut et doit jouer son rôle, sa partition. Mais, tel le "saland" sartrien qui joue au garçon de café toute sa vie, on se limite souvent à une espèce de rôle dans lequel les autres vous enferment. La figure de l'éducateur, c'est la figure de celui qui arrive à casser cette « geôle » dans laquelle parfois vous vous enfermez avec complaisance, mais où, fondamentalement, vous ne serez pas à votre place. Je pense en particulier au talent des prêtres qui accompagnent bien l'Église. Les prêtres ne sont pas des clones. Et il y a tout un travail aujourd'hui sur les enjeux d'évangélisation qui passe évidemment par des enjeux d'éducation, d'entraînement de notre clergé dont il faut prendre soin, pour que les talents soient exploités au mieux, ce qui suppose un accompagnement, et, je l'évoquerai tout à l'heure, de grandes amitiés.

L'entraîneur, c'est aussi celui qui reste sur le bord du terrain. Quand l'équipe perd, c'est souvent la faute de l'entraîneur, qui va assumer. Quand elle gagne, c'est la responsabilité des joueurs, et il arrive même - c'est intéressant - que les entraîneurs ne rentrent pas dans les vestiaires ! C'est-à-dire que le vestiaire est un peu comme la sacristie réservée aux ministres. L'entraîneur aura fait le nécessaire pour que tous les acteurs soient totalement responsabilisés, se sentent bénis et envoyés, pour que la compétition puisse se déployer au mieux. Car une omniprésence des parents dans l'éducation, comme une omniprésence des éducateurs, peut opprimer.

Et puis évidemment, quand on parle d'entraîneur, j'aime beaucoup la figure de saint Jean-Baptiste qui dit : « Il faut que je diminue pour que Lui grandisse ». C'est la figure de celui qui se réjouit fondamentalement que le disciple dépasse le maître. Dans nos relations père-fils qui peuvent

souvent être complexes, mais aussi dans les relations à l'intérieur de certaines institutions, il faut avoir l'humilité de dire qu'on a besoin d'être entouré de personnes plus compétentes que soi, que le *leader*, celui qui a la vision, ce n'est peut-être pas le *manager*. Cela passe par la connaissance de soi - c'est tout un équilibre, cette symphonie dans la connaissance de soi -, puis par le discernement pour comprendre fondamentalement comment fonctionnent les gens qui sont autour de moi, et ce qui fait que de ces personnes-là, je pourrai tirer le meilleur. On évoquait tout à l'heure la question de la règle : les enfants ont besoin d'une règle. La règle, c'est ce qui unit, c'est la grammaire du jeu. Je crois qu'il faut le dire à chaque fois : si on peut jouer au rugby, si on peut jouer au football, c'est parce qu'on connaît la règle, on a cela en commun. Au rugby, le ballon avec son rebond, « la glorieuse incertitude du sport », fait un mouvement toujours en arrière. L'arbitre n'est pas là pour embêter, ou pour geler le jeu, il est là fondamentalement pour que la règle se déploie et pour offrir du temps aux joueurs. Donc la règle unit et libère en offrant ce cadre. Ensuite, on dit aux joueurs, comme on dit à l'entrepreneur, comme on dit aux jeunes garçons, « Maintenant tu fais ce que tu veux ». Ainsi, je m'inspire une nouvelle fois du rugby, il y a des gestes techniques qui sont extraordinaires, qui ont été inventés parce qu'on ne pouvait pas faire de passe en arrière. Les Argentins ont créé la *chistera*, les Australiens ont créé le *offload*. C'est toute une technique, inventée pourquoi ? Parce que cette règle va libérer.

Aujourd'hui, je relisais les mots fameux du magistrat François Andrieux qui s'opposait à Bonaparte au début du XIX<sup>e</sup> siècle : « On ne s'appuie que sur ce qui résiste ». Dans les relations qu'on peut avoir, que j'ai pu avoir avec des politiques, et même dans les relations dans l'Église, je vois qu'aujourd'hui, parfois derrière une forme de bienséance liée au statut et quand par ailleurs, on a des convictions qui sont fermes, assumées, déployées avec courage, à un moment donné et parce que tout le monde, au fond, cherche de la sécurité dans les relations interpersonnelles, il est possible de parvenir à convaincre son adversaire. Pour peu qu'on ait de l'audace et un peu de courage. S'appuyer sur ce qui résiste, je crois qu'aujourd'hui c'est une formule qu'il faut réutiliser. Car en voulant faire croire qu'on peut accueillir tout le monde sans règlement, on dé-sécurise la personne qui arrive, dans une entreprise ou dans un pays. Je vais vous citer une phrase du père Didon qui a fondé les Jeux Olympiques avec Pierre de Coubertin. Le père Didon était un dominicain assez fantasque qui est intervenu pour une convention olympique en 1897. Il disait la chose suivante, devant les futurs responsables du monde olympique :

*Monsieur, vous avez violé la loi, vous êtes disqualifié, [...] Vous avez menti, vous êtes disqualifié. [...] Vous avez maltraité votre adversaire, vous êtes disqualifié, Vous avez maltraité votre adversaire, vous êtes disqualifié...*

*Un point, c'est tout. Avec des mœurs pareilles, nous irions peut-être avec succès à l'encontre de ces consciences de caoutchouc que la politique a malheureusement tendu à développer, parce que la politique en fait d'intérêt, pousse au compromis, et que le compromis est toujours une entorse à la conscience.*

Alors, anecdote amusante, à l'occasion de la messe célébrée à la Madeleine pour « lancer » les Jeux Olympiques, il y avait une bénédiction au cours de laquelle j'avais repris des passages de discours du père Didon. À la fin de la messe, un sacristain me dit : « Il y a quelqu'un qui veut vous parler ». C'était un ministre camerounais, qui m'a dit : « Monsieur, votre discours était formidable, je veux l'utiliser pour la jeunesse ». Alors j'ai dû lui expliquer que je reprenais les termes de Didon... Je crois que c'est d'une grande actualité d'utiliser la métaphore sportive aujourd'hui pour nos jeunes et de leur dire que la règle libère : « Tu n'as pas respecté la règle, carton rouge ; tu sors et tu reviendras, mais tu sors et tu médites, voilà ». Il y a aussi, je crois, quelque chose d'important à comprendre et à transmettre à notre jeunesse, pour les tourner vers le bonheur parce qu'on veut leur bonheur, c'est de leur faire prendre conscience que toute joie qu'ils ont pu éprouver dans leur vie venait toujours après une douleur, après une séparation, après une ascèse ou une privation. Ainsi, quand on leur dit : « Repense aux grandes joies de ta vie », ils se souviendront de ce qui les a précédées. Qu'il s'agisse du succès à un examen, qu'il s'agisse de retrouvailles, qu'il s'agisse d'une victoire sportive après un entraînement dur. Ils vont l'intégrer, et je crois qu'il est important de poser ces questions ouvertes aux jeunes en leur disant : « Sachez que pour grandir il vous faut de l'adversité, et que si vous voulez progresser, il faut que votre adversaire soit fort ». Je les interroge souvent en ces termes : « Au tennis, pour progresser, il faut affronter quelqu'un de meilleur que soi, ou quelqu'un de moins bon que soi ? ». Et tous les jeunes répondent : « Évidemment, de meilleur que soi, quitte à perdre. » Mais il n'est pas facile d'accepter le fait que dans notre monde, c'est l'adversité qui nous fait grandir et nous conduit à creuser, creuser, creuser, et à révéler qui l'on est. C'est pourtant ce que disent les Anglo-saxons sous la formule *learning by doing*. On apprend en se frottant, en tombant etc.

### **Un point rapide sur le geste juste**

Je crois que le geste juste est un geste de justice et de bonne distance. Dans toutes nos relations d'éducateurs, dans toutes les relations avec les enfants, avec nos collaborateurs ou avec les jeunes qui nous sont confiés, il est important de penser régulièrement ce juste engagement et cette bonne distance. Il y a un petit texte de l'écrivain Jacques de Bourbon-Busset qui disait :

*« Le problème est de trouver avec l'autre la distance juste. Si on se tient trop près, on risque de l'étouffer ou de le paralyser. Si on se tient trop loin, on risque de le perdre tout court. Si on prend l'habitude de la distance juste, les relations avec les autres sont simplifiées et améliorées. On évite ainsi à la fois la familiarité excessive et l'indifférence.*

*Respecter la distance juste n'est pas une chose aisée, elle demande de la perspicacité, de la patience, et de l'imagination. Elle est sans cesse à reprendre et n'est jamais terminée ».*

Je pense beaucoup aux asymétries dans les relations qui doivent convoquer notre discernement. Il arrive parfois de donner 10 à une personne, qui de son côté perçoit que nous lui avons donné 40, et qui donc va s'investir à un niveau de 40 dans la relation et cela crée énormément de malentendus. Et dans un monde aujourd'hui de plus en plus blessé dans ses affections et ses émotions, je trouve que c'est vraiment un point à souligner et à transmettre, non seulement à nos jeunes mais même à des éducateurs : « Est-ce que je me positionne à la juste distance ? ». Aujourd'hui - je le dis parce que j'en parle beaucoup aux prêtres - quand il y a 15 000 baptêmes d'adultes aujourd'hui, il y a deux tiers de femmes et un tiers de garçons, les garçons suivent les filles, souvent ils sont assez jeunes. Parmi les femmes, il y a beaucoup de « Marie-Madeleine », et je pose la question : est-ce que nos prêtres, dans la naïveté qui est parfois la leur, seront armés pour trouver cette juste distance ? Parce qu'aujourd'hui un homme a du mal à écouter. Les prêtres savent écouter, les éducateurs savent écouter, les *coachs* savent écouter, et les femmes ont besoin d'écoute et de sécurité. Je pense qu'il y a un vrai sujet de réarmement psychologique à transmettre aux gens que nous aimons en leur disant « Attention, pense à cette asymétrie dans la relation ».

De la même façon, à nos enfants qui veulent s'engager, il faut transmettre cette notion de la juste distance. Si un garçon de 22 ans invite une fille au restaurant, c'est un geste très fort quand on a 22 ans. Or il y a des garçons aujourd'hui qui vivent dans les "séries" et qui ne voient pas ce que leur initiative veut dire, ce que cela peut éveiller dans le cœur d'une jeune fille. Donc voilà, quand je pose tel geste, je ne le pose pas pour moi, je dois toujours le poser en pensant à ce qu'il va éveiller dans le cœur de la personne qui est en face de moi. On retrouve cette question fondamentale de l'éducation - *educere* / *seducere* : est-ce que je veux instrumentaliser l'autre, ou est-ce que je veux le meilleur pour lui ? Fondamentalement, est-ce que je veux, *educere*, le "conduire hors de" pour qu'il grandisse ? C'est compliqué, aujourd'hui, de trouver le geste juste.

J'ai fait beaucoup d'éducation à l'affectivité auprès des jeunes à Stanislas, uniquement avec les garçons. Nos échanges étaient très *cash*. Je leur parlais évidemment des ravages du porno, en les interrogeant d'abord : « Qui sont les grands hommes que vous admirez ? », et « Est-ce que vous pensez que votre destinée est semblable à celle d'une mouche à merde sur un tas de fumier ? ». Ils disaient que non. Je leur expliquais la mécanique aujourd'hui émotionnelle et quasi hormonale des sollicitations de ces émetteurs de lumière que sont nos smartphones, et avec quelle vitesse, évidemment en une demi-seconde, ils étaient sollicités dans leur affectivité, dans leurs émotions, pour plonger sur les sites porno, en décortiquant tout cela, en nommant les choses. D'abord, je pense qu'il y a une dimension un peu cathartique que vous évoquiez, cher Frère : il faut nommer

le mal. On le faisait avec une certaine vulgarité - je pense que ça leur faisait du bien -, et je leur disais : « Vous valez mieux que ça ; et si vous tombez, ne vous identifiez pas à votre péché, à votre vice ; votre force, c'est la force du saint, celle de se relever plus vite que les autres ». Il est important donc de leur dire qu'on a de l'ambition pour eux. Je cite à nouveau le père Didon, qui disait la chose suivante : « *Quand vous voyez des enfants inertes, paresseux physiquement, soyez certains qu'ils le sont moralement, et quand vous avez des enfants actifs jusqu'à la turbulence, soyez sûr qu'ils ont en eux des vertus en germe* ». Ainsi, c'est toute la question de cette énergie qu'on doit orienter vers le bien, en leur disant : « Vous êtes faits pour la grandeur ». Pour ma part je leur disais souvent : « L'amour, l'affectivité c'est en gros la puissance d'un moteur de Rolls-Royce, et quand on a 22 ans et avant 25 ans, on est sur un karting ; mais si on met un moteur de Rolls-Royce sur un karting, le karting décolle, il ne suit pas la trajectoire. Donc, travaillez la densification de votre personne, travaillez l'écoute, travaillez des expériences où vous serez à côté des plus fragiles, où vous serez aussi à côté de gens qui vont être toniques, qui vont vous apprendre quelque chose, mettez-vous en situation d'insécurité, d'adversité, pour aller piocher et vous en serez fier, et puis peut-être qu'à 23-24 ans vous serez assez dense pour dire : je m'engage et j'y vais ». En effet, l'engagement suppose toujours d'abord une réflexion sur le geste juste, le geste juste de l'éducateur, puis le geste juste de celui qui va dire oui, *fiat*, pour s'engager.

### **Sur le combat spirituel**

Sur la question du mal et de la liberté, un dernier mot, rapide. Je pars demain avec 150 gars au Mont-Saint-Michel, et un prêtre luxembourgeois aumônier militaire me disait la semaine dernière : « Observe la figure de saint Michel quand il écrase la tête du dragon : il regarde la tête du dragon ». Donc je crois qu'il est important aussi de regarder le mal en face, de le nommer, en disant : « Je vaud mieux que ça ». Il ne s'agit pas de regarder une saloperie parce que là on s'abîme, mais de dire : « Je refuse, je refuse le mal, mais je te défie ».

Ensuite je pense qu'avec la question de la liberté, on touche au cœur du combat spirituel. Il y a **en** chacun de nous un loup de prédation et d'instrumentalisation et un loup de coopération, de service et de communion. Et ce qui est en jeu, c'est le choix entre ces deux loups. Dans les albums *Tintin*, la tentation était figurée aussi par un petit ange et un petit diable. J'aime bien la figure du loup : quel loup dois-je nourrir pour poser quel type de geste ?

Vient la question de l'apprentissage de la liberté. Celle-ci se déploie toujours par rapport à des peurs qu'on éprouve. D'où la question : quelles sont les peurs qui me traversent ? Dans la connaissance de soi, il y a évidemment la question de ces peurs qui nous traversent, nous inhibent, ou nous tétanisent. Les trois peurs principales, on les retrouve dans les tentations de Jésus au

désert : la première, c'est le désir de posséder face à la peur de manquer. La deuxième peur, c'est le paraître, c'est la volonté d'épater la galerie pour nous faire aimer et admirer : on pense aux grandes figures des starlettes ou des *people*. La troisième peur, c'est l'*hubris*, la démesure, c'est la peur de ne pas pouvoir être le meilleur et le plus grand. Et là, je vais être assez radical, je pense que c'est vraiment la puissance du combat spirituel.

J'ai rencontré récemment plusieurs personnes qui m'ont dit : « Vu la consommation d'anxiolytiques et de drogue en France, nous avons compris que le christianisme était la solution ». Je crois qu'aujourd'hui plus que jamais on doit faire découvrir le Christ. Pour les personnes, mais aussi d'un point de vue civilisationnel : on a aujourd'hui des patrons de grosses boîtes, des politiques, qui disent face à l'état de décrépitude du pays : « On comprend que le christianisme est la solution ». Et dans la relation personnelle, ils nous disent : « Aidez-moi à découvrir le Christ ».

Pour nourrir le bon loup qui va nous donner cette force d'accéder à la liberté, je crois qu'il faut fondamentalement beaucoup d'amour. La devise de saint François de Sales, « Tout par amour, rien par force » est évidemment une devise qui s'applique à chacun dans les gestes de tous les jours, et c'est aussi, je pense, une devise qui doit s'appliquer à l'éducateur. Don Bosco avait une belle formule, il disait : « Aimez ce qu'ils aiment, ils aimeront ce que vous aimez ». Donc cela interroge aussi notre relation au monde : est-ce qu'on doit se crispier, dans cette relation au monde, ou est-ce qu'au contraire on doit conquérir ce monde pour le sauver comme des pompiers sont dans le monde pour en éteindre les incendies ? Je me souviens d'un roman de Chesterton dans lequel il parlait de la réhabilitation d'un quartier de Londres, en disant : « Si l'on veut réhabiliter ce quartier, c'est parce qu'on l'aime fondamentalement, c'est parce qu'on a de l'ambition pour lui » ; donc par rapport à des tentations de retrait, de réserve d'Indiens ou de Sioux, je pense que la vocation du laïc est de combattre et de rayonner au cœur du monde. Et dans ce monde, il faut aller de l'avant. Sainte Thérèse d'Avila - on l'a fêtée récemment – déclarait : « *Le monde est en feu, et nous avons besoin d'amis forts* ». Nous en avons besoin pour ce travail de l'enfance. « L'enfance, c'est le ferment de grandes amitiés », le couple de Jacques et Raïssa Maritain en a parlé. Et l'éducation ne peut pas se bâtir dans la solitude, elle doit toujours se bâtir autour de grandes amitiés, et même dans ces relations éducateur-maître/disciple on a besoin d'avoir des miroirs, d'avoir des amis qui nous offrent un accompagnement spirituel. Pour trouver la juste distance, sollicitons les regards gratuits de grands amis qui vont nous aider. Je pense que par naïveté, par solitude, beaucoup de bêtises ont été faites qui auraient pu être évitées.

**En conclusion**, j'insisterai vraiment sur la question du combat spirituel. Peut-être le fait de travailler avec des Américains rend-il ma réflexion un peu binaire, mais les Américains nous parlent beaucoup du père de Lubac, et je crois que le père de Lubac a perçu beaucoup de choses du combat

de l'humanisme athée et de l'humanisme chrétien<sup>4</sup>. George Weigel dans *Le cube et la cathédrale* a eu la vision du cube qu'est l'Arche de la Défense comme représentant l'humanisme athée, la taille de l'Arche de la Défense permettant d'enchâsser la cathédrale Notre-Dame de Paris, qui représente quant à elle l'humanisme chrétien<sup>5</sup>. Dans son livre il précisait qu'il y aurait un « combat à mort » dans la vieille Europe, avec cet enjeu que l'humanisme athée peut en fait préparer la voie à tout ce qu'il combat dans son laïcisme radical, c'est-à-dire préparer la voie à l'islamisme radical. Nous pourrions nous retrouver dans la même situation qu'à Vienne au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Turcs ne sont pas entrés mais la situation peut être assez proche. D'ailleurs, la vision de Jean-Paul II à travers les JMJ, était vraiment de créer une internationale de grandes amitiés catholiques, dans la logique du combat spirituel.

Enfin, j'achèverai mon propos avec Benoît XVI. Un jour qu'il discutait avec ses frères cardinaux et alors même que l'Église était traversée par quelques scandales, il leur rappelait : « Saint Augustin a dit que toute l'histoire est un combat entre deux amours, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi dans le martyre », c'est-à-dire le témoignage. On retrouve la balance du *seducere / educere*. Nous sommes pris dans ce combat et dans ce combat, il est très important d'avoir des amis. S'adressant ainsi à ses frères cardinaux, Benoît XVI leur dit : « Merci à vous pour la communion des joies et des douleurs. Allons de l'avant, le Seigneur l'a dit : "Courage j'ai vaincu le monde". Nous sommes dans l'équipe du Seigneur, et donc dans l'équipe gagnante. Merci à vous tous, que le Seigneur vous bénisse ». Puis, il termine en disant : « Levons nos verres ». Je trouve que dans cette phrase il y a tout : le combat, avec le discernement que vous évoquiez, la volonté d'aller de l'avant, et puis la gratitude, car nous ne sommes pas seuls, il y a des amis. Enfin, il y a cette célébration : « Levons nos verres ».

Voilà ce que je voulais vous partager, ces quatre focus autour de la question de l'enfance qui suppose de s'aimer soi-même ; autour de l'entraîneur saint Jean-Baptiste qui diminue pour que les autres grandissent, et c'est notre joie ; autour du geste juste qui trouve la bonne distance, avec ce point de vigilance sur les asymétries ; et puis le dernier point sur le combat spirituel, sur la manière de nourrir la belle personne qui est en moi pour combattre et accéder à la vérité, parce que c'est la vérité qui nous rend libre.

### *Echanges de vue.*

*Marie-Joëlle Guillaume*

---

<sup>4</sup> Cf. Henri de Lubac, *Le Drame de l'humanisme athée*, 1<sup>ère</sup> édition : SPES, 1945.

<sup>5</sup> George Weigel, *Le cube et la cathédrale – L'Europe, l'Amérique et la politique avec ou sans Dieu*, éditions de La Table Ronde, 2005.

Que faire en face de tous ces jeunes qui rêvent d'être « populaires » selon la terminologie des réseaux sociaux, c'est-à-dire d'avoir le maximum de pouces levés, de cœurs et autres "émoticônes" quand ils publient une photo ou une vidéo, et qui considèrent qu'ils ne sont véritablement vivants, qu'ils ne sont véritablement quelqu'un, que s'ils sont « populaires » en ce sens-là ? Peut-être aurons-nous l'occasion de répondre à cette question ce soir. D'une certaine façon vous avez tous les deux montré l'antidote, mais celui-ci ne résout pas tout, face à la séduction des smartphones.

### ***Aude Mirkovic***

Ma question concerne tous ceux qui ne reçoivent pas d'éducation, pas même un petit peu de tous ce que vous décrivez : y a-t-il quand même un avenir serein possible pour eux ? Autrement dit, est-ce que les failles dans l'éducation d'une personne sont des failles à vie, ou est-ce qu'il est possible de réparer, de compenser ?

Arnaud, tu expliques que la société est en quelque sorte en situation post-traumatique, et je suis tout à fait d'accord sur ce constat : justement, en matière de traumatisme, il est connu que nommer les traumatismes est en soi un début de solution. Cela semble nous ouvrir déjà au moins une piste, celle de ne plus être dans le déni du traumatisme pour permettre aux intéressés de prendre conscience de leur situation post-traumatique, condition pour en sortir. Par exemple, nous avons l'expérience que l'avortement fait souffrir beaucoup de femmes qui l'ont pratiqué : sortir du déni en cessant de prétendre que l'avortement n'est rien, que le fœtus n'est rien, pourrait contribuer à aider les femmes concernées à dépasser leur situation post-traumatique en vue d'une guérison intérieure.

Pour revenir aux manques éducatifs, avez-vous en tête des choses qui existent pour les réparer, y remédier ? Déjà, est-ce qu'un suivi psychologique peut permettre de remédier à un manque d'éducation ? Avez-vous vous-même imaginé des outils réparatoires, est-ce qu'il y aurait là un domaine pour la recherche ? Finalement, que pouvons-nous faire pour toutes ces personnes, aujourd'hui adultes, qui n'ont pas reçu d'éducation au sens propre du terme ?

### ***Arnaud Bouthéon***

C'est assez compliqué et assez vertigineux. Aujourd'hui, il existe des ateliers de la parentalité, il y a des employeurs qui essaient de mettre en place des éléments de formation. Le problème, c'est que lorsque l'entreprise, ou même l'État, entre un peu dans la vie privée des gens, on met des choses mauvaises au milieu de bonnes choses. Donc je suis un peu dépourvu pour répondre. Il me semble qu'il y a un travail associatif qui peut être fait très localement, je crois beaucoup au local. Dans certaines municipalités, il y a des formations pour les jeunes couples, il y a des formations à

la parentalité, il y a des ateliers, il y a des maisons de la famille, etc. Il y a un travail culturel à faire, et cela, ça passe par les séries, par les témoignages. Mais les ravages les plus violents viennent de l'incarnation la plus proche. Donc les solutions doivent venir de l'incarnation la plus proche : l'enjeu se situe dans les cellules de proximité que sont la paroisse, les associations locales, ou alors on retrouve le risque de la propagande à travers soit l'entreprise soit l'État.

### ***Frère Alexis Kleiner***

Un avenir quand même pour ceux qui ont raté la première étape ? Oui, je le crois. Même dans l'enfance ou dans l'adolescence, dans toutes les associations on vient davantage par l'intermédiaire d'un copain, par une copine, par des amis, que par l'inscription des parents. Je pense à des exemples dans nos Centres. Je revois en particulier quelqu'un qui est devenu animateur et qui a été postulant chez nous. Le copain qui l'a amené est un garçon qui est resté trois semaines seulement au patro, il l'a amené puis il est parti. Et donc, oui, il y a toujours quelqu'un qui va vous rattacher à un organisme ou à un autre. En tous cas, tant que la personne n'est pas complètement cabossée, c'est le cas. Ensuite, il faut voir que les lieux de partage et de réparation, ensuite, seront le plus souvent là aussi des lieux communs. Les Alcooliques Anonymes en sont un exemple merveilleux. C'est un groupe de gens qui s'entraident, et il y a toujours un espoir. Un de mes amis d'enfance a passé 25 ans chez les Alcooliques Anonymes ; au patro, il avait connu quelque chose de bien, et puis il est tombé bas, très bas, mais à la fin un autre groupe l'a rattrapé. Donc je crois que ces groupes existent, ils ne sont pas forcément marqués « catho », ils ne sont pas forcément identifiés comme : « Ici on va te faire du bien ». Je crois que chaque fois qu'on entre dans un tissu associatif, chaque fois qu'on participe à une vie de groupe, chaque fois que la personne peut développer les différents savoirs, savoir-faire, **savoir-être**, elle va devenir plus responsable, elle va grandir et progresser et cela va réparer quelque chose de cabossé.

### ***Emmanuel Brochier***

En vous écoutant sur les questions d'éducation des enfants, il me vient à l'esprit de vous demander : que pensez-vous de l'idée d'école pour les parents ? En effet quelquefois on se dit que l'on découvre trop tard, quand on est parent, ce qu'il faudrait faire... Est-ce qu'il y a des formations, est-ce qu'il existe des projets, est-ce qu'il existe des initiatives destinées aux parents en vue de l'éducation des enfants ?

### ***Arnaud Bouthéon***

Dans l'enseignement catholique, on le propose, on propose régulièrement des ateliers. Il y a des municipalités qui en proposent également. Ensuite demain avec le *e-learning*, peut-être avec une grosse campagne de communication y a-t-il des choses à inventer pour les parents. En plus, je pense que ce genre d'initiatives peut s'inscrire dans la mode du développement personnel. On peut imaginer... je me souviens du spectacle « Mars et Vénus » sur le couple, c'était un peu populaire, plutôt léger, et sur le langage d'amour de l'homme, de la femme, chez Gary Chapman, on était dans un registre qui ne serait pas le nôtre. Mais en l'adaptant, je pense que si c'est bien travaillé, peut-être pourrait-on imaginer aujourd'hui, des parcours répondant à certaines questions. [...]

Il y a beaucoup de personnes qui aujourd'hui admettent qu'elles galèrent dans l'éducation de leurs enfants et qui le disent, même dans la vie de couple : « Oui on galère, c'est un travail de tous les jours... ». On se sent seul, c'est pour cette raison que là où on peut œuvrer aujourd'hui, c'est dans la proximité des grandes amitiés. Mais cela suppose du courage, et le courage peut consister à engueuler, peut-être fortement, le copain qui veut divorcer ou qui a une double vie. Pendant le confinement du Covid, nous avons été frappés d'une chose dans notre entourage assez proche, fait de groupes scouts bien « comme il faut » : il y a eu cinq couples avec plus de quatre enfants qui se sont séparés... Donc même dans les milieux *a priori* assez protégés, qui auraient pu assister à nos conférences, ça a craqué ! Et peut-être que par politesse, par courtoisie, par indifférence, ou en voulant rester de bons cathos bien élevés et bien polis, nous avons laissé faire, alors que nous aurions pu être beaucoup plus énergiques pour sauver le couple, les enfants. Mais cela suppose du courage.

Un jour, un ami m'a raconté qu'ils étaient toute une bande de potes, et ils ont découvert qu'un de leurs amis d'enfance avait une double vie ; alors ils sont venus lui casser la gueule pour qu'il change, ils lui ont littéralement cassé la gueule. C'est-à-dire que le gars est rentré chez lui avec un cocard, et il a eu un plâtre pendant 2 mois... Eh bien il a changé de vie, il a compris. C'est un remède radical, mais il a compris qu'il « déconnaît ». D'ailleurs, aujourd'hui, quand vous avez des gars dans les gangs ou autres qui reviennent sur le droit chemin, ça ne se fait pas par des prêchi-prêcha ou une séance de psychologie autour une bière. C'est violent ; et donc cela pose la question du courage, et parfois le courage physique, car le ton s'élève... Mon ami m'a dit : « Le gars, on lui a cassé la gueule, mais le couple a été sauvé ».

### ***Père Jean-Christophe Chauvin***

Dans vos patros, frère Alexis, quand vous recevez des familles "libérales", qui ont d'autres conceptions de l'éducation que celle que vous venez d'évoquer, il doit vous arriver de vous

retrouver en conflit avec les parents. Or les parents sont normalement les premiers éducateurs de leurs enfants ; donc comment gérez-vous cela ?

### ***Frère Alexis Kleiner***

Il y a plusieurs degrés chez les libéraux. Il y a d'abord les libéraux théoriques. Quand l'enfant demande : « *Maman s'il te plaît, je voudrais m'inscrire au caté* », on lui dit non. « *Bon, d'accord* », les parents ont raison, et on essaie de ne plus en parler. Il y a ceux dont le milieu n'est pas libéral du tout, et là je pense à Icham, qui avait 12 ans quand j'avais 20 ans, qui a parlé de baptême et à qui les copains ont aussi cassé la figure, mais vraiment cassé la figure ; c'était difficile.

Pour les parents, l'affaire se présente souvent un peu différemment : si l'enfant est content, et tant qu'il est content, ils sont contents aussi. Et même les plus libéraux sont très contents de voir que finalement c'est incroyable, mais leur garçon a fait son lit, ... oui, il a fait son lit !

Évidemment, les parents sont les premiers responsables de l'éducation de leurs enfants, mais les enfants grandissent petit à petit en développant leur personnalité. Je vais vous parler de quelqu'un que je connais bien, c'est moi. En fait, mes parents étaient séparés et quand j'avais 15 ans mon papa, juif très libéral, voyait d'un mauvais œil que je continue d'aller au patro. Et je dois dire que ce n'est pas du tout ce qu'avaient préconisé ni le Père, ni le Frère de l'époque, mais moi j'ai décidé de ne plus aller voir du tout mon papa, plus du tout. Car il aurait fallu que j'aille chez lui, et du coup je ne pouvais pas aller à la messe, ni aller au foot l'après-midi. Ça faisait quand même deux raisons fondamentales ; la deuxième était peut-être plus importante que la première au début, c'est possible, mais en tout cas, il y avait bien les deux. Et puis, le jour de mes premiers vœux religieux, j'ai envoyé un faire-part à mon Papa, je me disais : « On verra bien ». Or il est venu de son marché, il n'est pas resté mais il est venu. Ensuite, je suis retourné le voir, et sur la fin, nous étions très proches.

Donc à la fois, non, le Centre n'a pas mis une hostilité entre lui et nous. Mais moi, comme adolescent, je n'ai pas tellement tenu compte du conseil des éducateurs qui auraient voulu que je continue à aller chez Papa, que je le fréquente... parce que ma vie n'y était pas. Là, je reconnais que je vous apporte davantage mon témoignage d'enfant que mon témoignage d'éducateur.

Le témoignage reçu des éducateurs c'est de favoriser, encourager et continuer de respecter l'autorité des parents le plus possible, quand bien même elle va contre le type d'éducation qu'on peut donner. Mais si un enfant veut jouer au basket, les parents pourront bien l'inscrire au rugby, s'il voulait vraiment jouer au basket, il faudra attendre longtemps avant qu'il joue bien au rugby. Et quand il sera grand, il retournera jouer au basket...

### ***Nicolas Aumonier***

Dans les offres éducatives, plusieurs prétendent apporter une solution : l'État, le marché... et je pense que nous sommes, nous, avec Celui en qui nous croyons, coincés entre l'individualisme marchand - notamment le marché du développement personnel qui est centré sur l'individu - et, particulièrement dans nos pays européens, notamment en France, la force de la réislamisation qui a un sens de la communauté très fort. Ainsi, comment pensez-vous qu'il nous soit possible de tracer notre chemin sans trop de fracas entre ces deux écueils ?

### ***Arnaud Bouthéon***

Je pense que la question d'une identité joyeuse et assumée est importante. Quand je dis qu'on s'appuie sur ce qui résiste, cela signifie qu'un chrétien dans le monde doit avoir la force de dire en quoi, en Qui il met son espérance, à quelle communauté il appartient, et dire aussi qu'il aime le monde. Il faut réfléchir sur la relation au monde. J'ai été frappé d'un fait, au moment de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques : la réaction des catholiques a suscité finalement l'admiration des musulmans. Beaucoup de musulmans pensaient que les chrétiens et les LGBT c'était la même chose. Et ils ont vu qu'il y avait un tiers état ou une autre voix forte qui disait « Non, on ne peut pas l'accepter ». Je pense qu'une telle réaction suppose d'être fort, et je crois vraiment à l'importance du courage puis à la capacité d'apporter des solutions alternatives à quelque chose qui ne fonctionne pas. Le confinement lors du Covid, finalement, n'a fait qu'amplifier et accélérer beaucoup de crises. Benoît XVI avait parlé des minorités créatives. Or je pense qu'en France, il y a un laboratoire de propositions qui sont regardées par le monde entier. Elles sont fondamentalement enracinées dans l'anthropologie chrétienne et savent être créatives et attractives. Donc on va évangéliser par attraction en se développant, mais cela suppose du courage et cela implique parfois d'entrer dans un rapport de force avec la puissance publique.

Un ancien responsable m'a raconté qu'au sein des Apprentis d'Auteuil s'était posée la question de savoir si l'identité catholique devait ou ne devait pas être affichée dans leurs documents officiels. Il y avait une pression de l'État, qui donnait plusieurs dizaines de millions d'euros de subvention. Or cette personne a dit : « *Si l'adjectif catholique disparaît, demain je ferme mes établissements, et tous ces jeunes, je les mets dehors ; vous vous démerderez* ». Mais ça suppose d'accepter d'entrer dans un rapport de force assez violent pour résister. Car en face, l'humanisme athée sera soit dans l'intimidation soit dans l'invective. Mais le modèle va mal, il n'y a plus rien, il y a vraiment quelque chose qui s'effondre, alors qu'il y a une solution alternative qui repose sur le bon sens, qui repose sur les territoires, et qui est en train de gagner progressivement. Il faut toutefois que les personnes qui portent ces projets alternatifs, comme les personnes-clés dans les institutions, aient du courage

dans le rapport de force. En outre, il ne faut pas être toujours dans une pédagogie de restauration ou de contestation, mais dans la solution. Il y a des réalités encourageantes : la jeunesse actuelle est incroyable, chaque année à HEC il y a entre 10 et 20 jeunes qui vont s'investir dans Espérance banlieues, Espérance ruralités. Il y en a énormément qui ont compris que ce ne sont pas les cabinets de conseil, d'audit, ou les grandes compagnies parisiennes qui vont changer les choses. Beaucoup de jeunes diplômés sont prêts à servir, prêts à avoir moins d'argent. Il y a une maturité dans le sens du bien commun, au sein de la nouvelle génération, qui est assez édifiante. Nous allons avoir des surprises. Il faut penser audace, courage, et magnanimité - voir large. Il peut y avoir une tentation de victimisation, mais la victimisation n'est pas chrétienne. Cela peut relever aussi du wokisme : il faut être lucide sur le wokisme et apporter les solutions en étant attractif. Nous avons des éléments de solution, et je pense que la France est un laboratoire.

[...]

### ***Frère Alexis***

Les petits patrons de petites entreprises sont très demandeurs de ces jeunes qui ne savent rien, mais qui vont être à l'heure, qui vont être polis. J'ai en tête un garçon vraiment pénible, renvoyé de toutes les écoles, bagarreur, mais d'une générosité, d'un cœur terrible, doué de ses mains... Je lui ai dit : « Dis-moi ce que tu veux faire, n'importe, électricien, charpentier, maçon, plombier, cuisinier... ». - « Allez, pâtissier, d'accord ». Je l'ai mis en relation avec un ancien du foyer Maurice Maignen, apprenti pâtissier chez Pierre Hermé, quelqu'un qui est devenu aujourd'hui un très bon prof de pâtisserie. Je lui ai demandé : « Est-ce que tu peux me trouver un patron pour Florentin ? » Il m'a dit oui, et Florentin a passé son BEP, lui qui n'avait jamais passé plus de 2 h de suite sur les bancs d'école, avec une grande réussite, étant très doué dans son domaine. Les patrons sont à la recherche de ces jeunes qui ont développé un peu de savoir-vivre, car s'ils n'ont pas le savoir, s'ils n'ont pas la compétence technique, l'entreprise la leur donnera.

### ***Arnaud Bouthéon***

Il y a un événement qui est de nature à nous redonner un peu d'espoir, c'est la réouverture de Notre-Dame. En termes de mobilisation, de force de travail, d'impulsion politique, le chantier a été quelque chose d'assez incroyable, surtout quand on connaît l'état de l'administration française, de la société française... Il y a eu quand même une impulsion présidentielle très forte, avec la nomination du général Georgelin qui mettait tout le monde au garde à vous. C'était martial, il y avait des règles qu'il n'était pas question de transgresser. J'ai eu l'occasion de visiter le chantier : il y a une identité, une fierté... Les règles sont extrêmement strictes, mais c'est une œuvre collective et cela se sent. Là, la France a montré quelque chose d'incroyable. Après l'incendie, la question que

tout le monde se posait, c'était : est-ce qu'on va retrouver l'esprit originel des bâtisseurs ? On peut dire que oui ! Maintenant, il faut que l'Église soit suffisamment forte et courageuse pour mettre le contenu spirituel qu'il faut. Mais en tout cas la mobilisation de la jeunesse et la trace laissée sur les corps de tous ceux qui ont participé au chantier est quelque chose qui doit nous réjouir et qui doit faire école.

### ***Arnaud Bouthéon***

J'aimerais ajouter à nos échanges une expression qui m'a profondément marqué et que j'avais lue quelque part à propos d'éducation : « L'exemplarité est le plus puissant des héritages ». Il en est ainsi de beaucoup de choses dans la famille. On ne transmet pas la foi comme on transmet de l'argenterie de famille. Les enfants captent les gestes et l'exemplarité. Mon épouse est orthodoxe et son starets, son père spirituel lui disait : « Pour transmettre la foi, il faut faire trois choses : prier avec ses enfants, prier devant ses enfants, prier pour ses enfants, le reste ça ne vous appartient pas, mais faites ces trois choses et ne lâchez pas ».

### ***Frère Alexis***

Pour revenir sur ces jeunes qui cherchent à avoir des *like*, qui cherchent la popularité, qui ne cherchent pas ce qu'on devrait trouver dans l'exercice du loisir en commun, je crois que le slogan contre lequel il faut s'insurger, c'est « croire en ses rêves ». Ce slogan, « croire en ses rêves », vient d'un manga ; et c'est une expression extrêmement répandue. Un jeune va s'inscrire dans un club de foot pour croire en ses rêves, pour devenir M'bappé. Une autre va s'inscrire à la chorale pour devenir Barbara Streisand. Oui, Barbara Streisand a commencé par la chorale... Mais ils étaient 200 dans sa chorale, et ce qu'elle a reçu là-bas, c'est certes un peu le chant, mais c'est surtout la joie d'être ensemble, une identité. Donc je crois que les mouvements associatifs, tous les tiers-états doivent essayer de déplacer cet objectif des enfants, des jeunes, voire des parents. Une maman a inscrit récemment son fils qui fait deux mètres dans un club de volley parce que, pense-t-elle, « peut-être qu'un jour il va gagner des sous ». Ce n'est pas par ce qu'il fait deux mètres qu'il va forcément être champion de volley. En tous cas, elle croit en ses rêves à elle... donc non, il ne s'agit pas de croire en ses rêves, il ne s'agit pas d'avoir des *like*, il s'agit de vivre ensemble, grandir ensemble.

*Séance du 14 octobre 2024*